

La ville et le destin du monde antique

EDMOND FRÉZOULS

Si l'historien de l'Antiquité, comme l'archéologue, ne peut manquer d'accorder à la ville une attention privilégiée, c'est d'abord que presque toutes les informations qu'il possède lui viennent de la ville et du milieu urbain: c'est dans les villes —ou plus exactement dans les palais royaux, mais ceux-ci se trouvaient dans des ensembles urbains— que s'est développée l'écriture, c'est là que des hommes ont eu l'idée de fixer par des signes incisés sur des tablettes d'argile ce dont ils voulaient conserver la mémoire, pour eux-mêmes ou pour des correspondants, bref de composer des écrits destinés à leurs contemporains et même à leurs successeurs; c'est dans les villes qu'on a pris l'habitude, si importante dans les sociétés antiques, de graver des inscriptions sur pierre, qu'on a frappé les premières monnaies. De sorte que toutes les sources maîtresses qu'utilise l'historien, en dehors de l'archéologie, les textes dits littéraires, l'épigraphie, la numismatique, le renvoient à un contexte urbain. Et l'archéologie elle-même est pour une très grande part une archéologie urbaine¹. On a fait parfois aux historiens de l'Antiquité le reproche de surestimer, en fonction des sources disponibles, l'importance des villes, et il y a eu une réaction justifiée, visant, pour l'Antiquité comme pour le Moyen Âge et pour d'autres périodes, à rendre sa place à l'histoire rurale. Mais, s'il s'agit de l'Antiquité, ce n'est pas seulement parce que nous sommes mieux ou moins mal informés des réalités urbaines qu'elles méritent d'être mises en pleine lumière. En vérité la ville est au centre des problèmes et des évolutions, ce qui n'exclut naturellement pas que l'économie soit à base

¹ C'est doublement vrai aujourd'hui, car la croissance urbaine de notre temps oblige les archéologues à essayer de sauver en priorité de la destruction les vestiges des villes antiques sous-jacentes aux villes contemporaines. Une conscience aiguë des problèmes posés a surgi depuis une quinzaine d'années, d'abord en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas, puis dans de nombreux pays européens. Cf. notamment C. Heighway, *The Erosion of History*, Londres, 1972; P. Rahtz, *Rescue Archeology*, et les *Actes du Colloque international de Tours* (novembre 1980), *Archéologie urbaine*, Paris, 1982.

essentiellement rurale ou que, dans toutes les régions du monde antique, l'écrasante majorité de la population soit composée de campagnards. Malgré ce poids du monde rural, la ville a joué à la fois le rôle d'un véhicule de civilisation et celui d'un accélérateur des mutations. Elle est au coeur des processus historiques qui, surtout à partir du début du I^{er} millénaire av. J.-C. et jusqu'au milieu du I^{er} millénaire ap. J.-C., ont tissé le destin du monde antique. Elle est aussi, directement ou indirectement, la source de ce que ce monde nous a légué de plus précieux.

Sa naissance elle-même, tout d'abord, a été pour l'humanité une révolution d'une importance capitale. En second lieu, c'est elle qui a provoqué, qui a rendu possibles ou qui a véhiculé les transformations —disons le mot, les *progrès*— immenses élaborés par les sociétés antiques. Et enfin c'est par elle encore qu'il faut sans doute passer, dans une large mesure, pour comprendre le déclin et la mort de la civilisation antique.

La naissance de la ville pose une question fondamentale, mais à laquelle, il faut bien en convenir, il est à peu près impossible de répondre avec précision. Plus exactement, la première ville, comme le premier homme de la préhistoire, recule sans cesse dans le temps. Jusqu'à une date relativement récente, on considérait que c'était au IV^e millénaire qu'en Mésopotamie et dans les régions voisines il était possible de parler pour la première fois de villes². Mais au début des années 60 une découverte retentissante a révélé au coeur du plateau anatolien, environ 50 km au Sud de Konya, un site urbain beaucoup plus ancien. En fouillant le *tépé* de Çatal Hüyük, J. Mellaart a mis en évidence un ensemble organisé d'habitations remontant, sous sa forme la plus ancienne, à la fin du VII^e millénaire, et qui présente indiscutablement des caractères urbains³: ces habitations, de plan irrégulier, sont juxtaposées en un ensemble cohérent qui comporte un système rudimentaire de circulation. Il s'agit certainement de quelque chose de plus qu'un grand village —d'autant que la superficie du *tépé* est d'environ 13 ha. Sur une surface à vrai dire plus restreinte, mais plus loin encore dans le temps avait été découverte peu auparavant, à Jéricho, et datée, par le carbone 14, du VIII^e millénaire, une occupation —éphémère— de type urbain comportant un rempart de pierre et des traces de maisons curvilignes⁴. Provisoirement, c'est sur de tels sites que l'on peut localiser non pas encore peut-être les premières villes véritablement constituées, mais la naissance du processus qui conduit à la ville, et en tout cas pour la première fois l'agglomération systématique d'un nombre important d'habitats.

L'histoire cependant n'a pas pour objet d'établir des records d'ancienneté. C'est déjà beaucoup que de pouvoir situer à peu près dans l'espace et dans le temps —et surtout en chronologie relative, dans telle région avant telle autre,

² Cf. P. Lampl, *Cities and planning in the Ancient Near East*, Londres, s.d.

³ Cf. J. Mellaart, *Çatal Hüyük. A Neolithic Town in Anatolia*, Londres, 1967.

⁴ Cf. K. Kenyon, *Excavations at Jericho*, I et II, Londres, 1960 et 1965.

l'apparition des villes — et plus encore de se faire une idée des processus qui ont abouti à l'urbanisation. Or là-dessus nous avons quelques lumières, essentiellement grâce à l'archéologie. Nous savons que ce qui est devenu plus tard le monde antique, cette aire qu'on peut définir comme euro-afro-proche-orientale, connaissait, pendant les millénaires de la protohistoire, non seulement un morcellement en une infinité de petites aires régionales parfois sans communications habituelles, mais aussi d'énormes différences dans les rythmes de développement.

Pour des raisons multiples, qu'on lie d'ordinaire en particulier aux possibilités agricoles, à l'apprentissage des techniques des métaux, et à l'usage de l'écriture⁵, le Proche-Orient, notamment l'Anatolie et la Mésopotamie, a eu longtemps une avance incontestable sur les autres régions. En dehors des vestiges archéologiques, dès le début du III^e millénaire av. J.-C., des documents écrits nous font connaître des villes⁶, c'est-à-dire des agglomérations étendues de sédentaires installés dans des habitations faites pour durer, disposées les unes par rapport aux autres selon un certain plan; des agglomérations comportant d'autre part des bâtiments de types différents, hétérogènes, dont certains à usage commun; des ensembles humains enfin où apparaît, dès que l'on trouve des textes, la conscience d'appartenir à une entité déterminée, qui a un nom, des dieux, un chef. Car la dimension urbaine n'est pas seulement démographique: il y a eu dans la protohistoire comme il y a aujourd'hui des agglomérations considérables qui n'étaient pas pour autant des villes, mais de grands villages. Ce qui fait une ville, c'est avant tout un mode de conception de l'implantation, et un niveau de conscience collective capable de faire naître des institutions spécialisées. L'implantation, malgré les efforts des archéologues, nous la saisissons souvent bien mal dans les villes mésopotamiennes ou anatoliennes très anciennes, parce que le matériau de construction y était en général, pour les bâtiments courants, l'argile séchée, qui en cas d'abandon ou de destruction retourne, si l'on peut dire, à la terre — tout en conservant bien sûr des vestiges indestructibles des activités humaines. Mais deux catégories d'édifices au moins échappent à ce destin: ce sont les temples et les palais, parce que leurs dimensions mêmes font qu'ils ont moins complètement disparu et surtout qu'on y a utilisé, dans des proportions plus significatives qu'ailleurs,

⁵ Ces liens entre la possession d'un certain nombre de techniques et l'avance prise par le Proche-Orient ne sont pas imaginaires, mais n'éclairent pas grand chose. Ce qu'il faudrait expliquer, c'est pourquoi le Proche-Orient a perfectionné l'agriculture, travaillé les métaux, usé de l'écriture si longtemps avant tant d'autres régions, voisines ou éloignées, qui n'étaient pas moins dotées que lui par la nature, au contraire. Ni l'Anatolie ni la Mésopotamie ne se signalent par des conditions particulièrement faciles d'existence, et elles se sont trouvées, à des périodes plus récentes de l'histoire, dans une situation de retard technologique qui montre bien qu'il n'y a pas là un simple déterminisme géographique, mais un jeu de facteurs plus complexes, et notamment humains. Quant au lien entre la sédentarisation et la substitution progressive de l'agriculture et de l'élevage à la cueillette et à la chasse, il est loin d'être établi. Cf. J. Deshayes, *Les civilisations de l'Orient ancien*, Paris, 1969, p. 36.

⁶ Listes de la période «protodynastique» en pays sumérien; à peu près en même temps, mentions écrites de villes en Egypte.

la pierre. Nous rejoignons ici l'autre critère évoqué, celui des fonctions sociales spécialisées: l'existence d'un roi de Kish ou de Lagash, en Mésopotamie, dans la première moitié du III^e millénaire, l'existence de prêtres distincts des rois nous assurent qu'il y a là autre chose que de gros villages, que de simples agglomérations d'agriculteurs ou de pasteurs.

Nous ne connaissons sans doute jamais les premières villes, et en tout cas nous serons incapables, même si nous les connaissons, de les identifier comme telles, mais c'est certainement dans le secteur géographique proche-oriental qu'il faut les chercher, en remontant le temps à partir du V^e et maintenant du VII^e/VI^e millénaire. Et quelles qu'elles aient été, le problème fondamental pour l'historien est de savoir comment on en est venu là, comment on est passé du village à la ville — car il ne semble pas douteux qu'il y ait continuité entre ces deux formes, ou plus exactement qu'il y ait mutation de la première à la seconde. Comme pour la grande mutation précédente, celle par laquelle des groupes humains sont passés pour la première fois de l'état nomade à l'état sédentaire, on en est réduit aux hypothèses. Certes l'époque historique offre plus d'un exemple, et pour ainsi dire sous nos yeux, du passage du village à la ville, et ce n'est pas seulement dans l'Orient protohistorique que la naissance des villes a été une transformation capitale. Nous pourrions alors raisonner par analogie, mais là où la mutation est venue plus tard, comme en Gaule, on dispose toujours d'un élément très convaincant d'explication, qui manque évidemment aux origines: l'existence de modèles extérieurs, que des populations non urbanisées ont pu être tentées d'imiter parce qu'elles y voyaient des avantages certains. Sans même parler du modèle romain, l'Occident — l'Italie, la Gaule et l'Espagne en particulier — connaissait les colonies grecques fondées sur ses rivages méditerranéens, et ces colonies, étaient elles-mêmes des répliques, ou des «boutures», de villes de Grèce ou d'Asie Mineure. Les villes grecques du monde égéen s'étaient à leur tour formées dans un milieu qui était en contact avec le monde sémitique et anatolien — où les villes existaient depuis longtemps. On dispose ainsi d'une chaîne, où manquent, aux hautes époques, bien des maillons, mais qui peut remonter très haut. Au bout de la chaîne cependant, il faut bien un commencement. Quel a été le *stimulus*, quelles ont été les raisons décisives? Questions fascinantes et irritantes à la fois, que ni l'archéologue ni l'historien ne peuvent vraiment résoudre. Questions d'ailleurs que les Anciens se sont eux-mêmes posées, en s'interrogeant sur ce qui était pour eux l'Antiquité, et il se trouve que certains éléments de réponse qu'ils ont fournis sont extrêmement intéressants et peuvent peut-être nous mettre sur la voie. Par exemple le seul théoricien romain de l'architecture et de l'urbanisme dont nous ayons conservé l'oeuvre, Vitruve, a essayé, dans un passage fameux de son traité, de retrouver le cheminement qui mène à la civilisation, c'est-à-dire, pour lui comme pour nous, à la ville.

Les hommes primitifs, selon lui, vivaient comme les animaux. Mais la nature leur fit découvrir le feu et du même coup la vie en communauté, puis le langage, et bientôt l'art de construire:

«...les uns se mirent à faire des toits de feuillage, d'autres à creuser des cavernes sous les montagnes, certains, imitant les nids d'hirondelles et leur mode de construction, à fabriquer de boue et de branchage des abris où se mettre à couvert. Observant les constructions des autres et enrichissant leurs propres inventions des nouveautés, ils bâtissaient alors des types de cabanes de jour en jour plus perfectionnés. Et comme les hommes sont par nature portés à imiter et à apprendre, tirant gloire de leurs inventions, ils se montraient quotidiennement les uns aux autres le résultat de leurs constructions et, développant ainsi leurs facultés créatrices par l'émulation, ils amélioraient de jour en jour leur jugement... Que l'évolution soit partie des origines que je viens de dire, nous en avons l'indice dans l'emploi persistant de ces matériaux dans les constructions de certains pays étrangers comme la Gaule, l'Espagne, la Lusitanie, l'Aquitaine, où l'on emploie des bardeaux de rouvre ou des chaumes...

De ces documents, nous pouvons, si nous raisonnons, conclure que telles furent bien les inventions des anciens pour construire les édifices. Et quand, en travaillant chaque jour, ils eurent les mains mieux adaptées à la construction et qu'en exerçant leur ingéniosité par la pratique ils furent parvenus aux arts, alors l'esprit industriel qui s'ajouta encore chez eux fit que les plus actifs dans ces arts se proclamèrent artisans...; ils passèrent progressivement de la construction des édifices aux autres arts, aux autres connaissances, et conduisirent l'humanité d'une vie sauvage et agreste à une existence policée.

Et alors, s'armant de courage et fondant leurs projets sur de plus vastes réflexions, nées de la variété des arts, ils commencèrent à réaliser non plus des cabanes, mais des maisons construites sur fondations, aux murs de briques ou de pierres, couvertes de bois et de tuiles. Puis, grâce aux observations provoquées par leurs recherches, ils parcoururent le chemin qui conduit de l'appréciation vague et incertaine aux rapports fixes des symétries...»⁷.

Ainsi, pour Vitruve, le progrès qui conduit de l'errance dans les bois et les cavernes au village puis à la ville a eu pour moteurs principaux deux particularités de l'espèce humaine: un certain instinct social, qui pousse les hommes à communiquer entre eux et à *imiter* ce qu'ils voient réalisé par d'autres, d'autre part —et en premier lieu— la capacité d'*inventer* des techniques. C'est sur cette seconde propriété, qui fait de l'homme un *homo faber*, un artisan, qu'il insiste surtout —et il reçoit ici de la part des archéologues une confirmation chaque jour plus solide.

La ville est née sans doute de la commodité, de la satisfaction que les hommes pouvaient trouver à vivre ensemble, et aussi d'un sens inné, plus ou moins prononcé, qui leur faisait rechercher des structures sociales hiérarchisées, et de la sécurité que leur apportait la présence d'un chef proche des dieux, sinon dieu lui-même; mais la forme urbaine n'aurait pu naître si à la vie pastorale et à l'agriculture —la seconde ferment de sédentarisation— ne s'étaient ajoutées de multiples techniques du bois, du façonnage de l'argile, de la pierre, du métal. Ces dernières en particulier se sont développées avec une avance considérable dans les régions mêmes ou à proximité des régions où les

⁷ Vitruve, *De architectura*, II,1.

villes sont les plus anciennes —en particulier dans le pays montagneux qui est baigné par les cours supérieurs du Tigre et de l'Euphrate, dans l'Est de la Turquie actuelle, du Caucase au Kurdistan. Ce n'est certainement pas là un hasard.

Avant même qu'il s'en soit créé une seule sur le sol européen, les villes foisonnent en Orient. Dès que nous avons des textes, ceux-ci font voir comment les villes entrent en concurrence, se font la guerre, se détruisent ou plus souvent se dominent les unes les autres, alternativement. Des empires se forment et la ville du roi le plus puissant —que ce soit Hammourabi de Babylone, le pharaon égyptien, le grand roi hittite ou le roi assyrien —sa ville s'enrichit naturellement, s'agrandit et se peuple. Mais sans devenir pour autant une capitale; on a noté que les langues sémitiques n'ont pas de mot, au moins original, pour désigner la notion de «capitale». C'est que le centre de l'empire est le palais et non la ville, et que la force qui le tient uni, c'est la puissance et le prestige du roi appuyé sur son armée. En d'autres termes, si la ville orientale est fondamentale sur le plan économique et sur le plan culturel comme par les réalisations urbanistiques et architecturales qu'elle apporte, elle reste marginale dans le domaine politique: elle n'est qu'une réserve de puissance et d'hommes au service d'un système monarchique auquel elle ne participe pas activement, mais comme sujette. C'est ce que traduit bien l'idée que la ville est la propriété d'un dieu représenté par —ou si l'on veut, dans une certaine mesure, incarné en— un souverain humain⁸. La ville existe comme un cadre de vie, d'échanges et même de production, elle contient les organes essentiels du fonctionnement social, mais elle n'a pas en elle-même de fonction *idéologique*, elle ne joue pas de rôle spécifique dans la constitution de grandes entités politiques. Elle est dans l'Etat, elle n'y est pas organiquement intégrée, et les souverains orientaux énumèrent avec orgueil leurs villes comme ils comptent leurs palais ou leurs parcs de chasse. Ni plus ni moins.

*

C'est sur une terre européenne tard venue à l'urbanisation, en Grèce, que se fait le passage de la ville à la dimension politique. Je n'essaierai pas de démêler les facteurs de cette nouvelle mutation, riche de tant de conséquences. Ils sont certainement multiples, liés à la fois aux structures mentales d'une population et à l'extrême morcellement géographique d'un pays

⁸ Le roi oriental, malgré l'investiture divine et des caractères sacerdotaux bien marqués, n'était pas, sauf exceptions, lui-même considéré comme divin, à la manière du pharaon, incarnation d'Horus. Il est le «vicaire» du dieu maître de la terre et des hommes —et particulièrement de la ville— comme l'exprime la formule hittite: «Le ciel, la terre et les hommes appartiennent au dieu de l'orage. Il a fait du Labarna, du roi, son régent. Il lui a donné tout le pays d'Hattousha». Et ce qui était vrai, au II^e millénaire, de l'Empire hittite, l'était auparavant de chacune des villes mésopotamiennes: Nanna est maître d'Our, Assour de la ville homonyme, comme le sera Mardouk de Babylone.

favorable à de petites communautés humaines, liés encore à une maturation historique particulière. Mais le fait est que se crée en Grèce, dans le second quart du I^{er} millénaire, une réalité nouvelle que les Grecs appellent la *polis* et où la ville joue un rôle central⁹. La *polis* ne se confond pas avec la ville, qu'elle déborde à la fois sur le plan territorial et sur celui des hommes: elle est une communauté indépendante de citadins et de ruraux qui partagent, également ou plus souvent inégalement, la gestion d'un territoire. L'individu se définit non plus par son appartenance, comme sujet, à un souverain, mais par sa participation à la cité, qui est une entité politique et juridique. On est citoyen parce qu'on est descendant de citoyens, selon les lois en vigueur, ou parce que les instances légales vous ont conféré le droit de cité. Tous les habitants du territoire n'ont pas ce droit: en sont privés non seulement les esclaves, mais les étrangers, même installés depuis plusieurs générations, comme les métèques athéniens, et dans certains cas des populations dépendantes comme les hilotes ou les périèques lacédémoniens. Mais quelle que soit la nature des relations sociales à l'intérieur de la cité, celle-ci est la seule réalité politique, et c'est naturellement la ville —et non pas la campagne— qui constitue le cœur de la cité, le siège tangible de ses institutions, le point de concentration de ses cultes principaux, le cadre de ses fêtes. On pense ici bien sûr à Athènes, et la démocratie athénienne du Ve et du IV^e siècles est la forme la plus poussée, la plus élaborée —parfois jusqu'aux conséquences les plus périlleuses— de cette conception qui fait de la cité un absolu et donne à la ville une fonction toute nouvelle. Mais, avec des nuances et bien peu d'exceptions, la cité est la forme courante de communauté humaine en Grèce. Et comme toute l'Antiquité traduit volontiers en termes religieux les réalités politiques, de même que le roi oriental était divin ou gérait la ville pour le compte de son propriétaire divin, ici c'est la cité qui est d'essence divine, soit qu'elle se trouve placée sous la protection d'une divinité tutélaire, soit même qu'elle s'identifie à elle. C'est ainsi qu'à Athènes, le nom même de la cité est celui de la grande déesse: *ai Athênai*, «les Athéna».

Les conséquences de ce rôle nouveau dévolu à la ville sont immenses. Car si la réalité urbaine acquiert une dimension politique, inversement toute la vie, toute l'activité de l'Etat se trouve placée sous le signe de la ville. En voici deux exemples, l'un antérieur au plein développement du système de la cité et l'autre contemporain de son déclin en Grèce. Le premier, c'est celui de la colonisation, du grand mouvement migratoire qui, du VIII^e au VI^e siècle, répand des populations grecques autour de la Méditerranée —de la Sicile à la Provence et à l'Espagne, de la Cyrénaïque au fond de la Mer Noire. Cette colonisation grecque consiste, à partir de cités-mères, de *métropoles*, dans la création de cités nouvelles, unies par des liens religieux à la cité-mère, mais autonomes. Concrètement, ces fondations se marquent par la délimitation d'un territoire et par la construction d'une ville. Les colons sont les citoyens

⁹ Cf. V. Ehrenberg, *Polis und Imperium*, Zurich, 1965; *Hellenische Poleis*, éd. E. Ch. Welskopf, 4 vol., Berlin, 1974.

d'une nouvelle entité centrée sur la ville qu'ils sont en train de créer. Et de la colonie se détacheront bien souvent plus tard une ou plusieurs migrations secondaires, créatrices à leur tour de nouvelles structures¹⁰. Mégare Hybléenne, créée au Nord de Syracuse, sur la côte Est de la Sicile, par les Mégariens de Grèce, donnera à son tour naissance à Sélinonte sur la côte Sud; *Massalia*, fondée par les Phocéens d'Asie Mineure, parsème à son tour de colonies les côtes de la Provence, du Languedoc et de la Catalogne. Quelles qu'en soient les causes, cette expansion tire ici sa forme et sa force de la promotion de la communauté urbaine —ou principalement urbaine— et centrée sur la ville au rang d'Etat souverain. Le résultat, c'est l'urbanisation accélérée d'une bonne partie de la Méditerranée et, par voie de contagion, l'introduction de la forme urbaine chez des peuples qui ne la connaissaient pas, ou qui ne la connaissaient que sous une forme embryonnaire, en Italie, en Gaule, en Espagne par exemple. Et c'est aussi la circulation des produits grecs, de l'argent grec, la diffusion de la langue grecque. Parce qu'un peuple s'est totalement identifié, cité par cité, à l'entité urbaine, et qu'il a coulé tout son dynamisme et tout son esprit créateur dans ce moule, la ville est devenue le véhicule d'une civilisation. Mais, en cette période foisonnante de créations, la ville est aussi et d'abord l'organisation matérielle d'un espace. Et ici se vérifie l'interprétation de Vitruve: de tâtonnements empiriques est née une conception très systématique de la ville, fondée sur des règles de construction géométrique; l'alliance de l'expérience multiforme et de la réflexion théorique —essentiellement mathématique— a élaboré un urbanisme rationnel, dont les exemples abondent¹¹.

La Grèce classique, qui produisit les formes les plus avancées du système de la cité, consacra l'essentiel de son énergie à des luttes intestines —c'est le revers de la multiplicité des cités— et ne créa plus guère de villes. La phase de la colonisation est dépassée et les rares villes nouvelles, telle la seconde Priène en Asie Mineure, au IV^e siècle, se situent dans un contexte différent. Mais c'est grâce à l'essaimage colonial de l'époque archaïque que la Grèce, malgré ses faiblesses et ses discussions internes, conserve et accroît son rayonnement international. A partir du milieu du IV^e siècle l'échec du système de la *polis* sur le plan proprement politique se confirme: affaiblies par leur incapacité à s'entendre, les cités succombent devant un royaume militaire unitaire, la Macédoine. Elles subsistent, mais sous tutelle, et privées d'une partie importante de leur souveraineté. Et, conscientes de ce qui avait fait leur faiblesse, c'est à des formules fédérales qu'elles auront par la suite recours pour tenter de retrouver leur place: jusqu'à la conquête romaine, les protagonistes de la politique grecque seront les ligues, achéenne, étolienne, etc.: forme de compromis entre l'autonomie de la cité et la nécessité

¹⁰ Cf. Cl. Mossé, *La colonisation dans l'Antiquité*, Paris, 1970.

¹¹ Un rôle essentiel a été attribué par la tradition à Hippodamos de Milet. Sur la genèse de l'urbanisme grec, cf. R. Martin, *L'urbanisme dans la Grèce antique*², Paris, 1974.

d'opposer aux états unitaires, notamment monarchiques, des regroupements régionaux¹².

Mais auparavant, alors même que la cité classique faisait la douloureuse expérience de ses propres limites, une nouvelle phase de création de villes —c'est le second exemple annoncé— s'était ouverte. Car si l'action de Philippe de Macédoine avait sonné le glas de la cité traditionnelle et n'en avait laissé subsister qu'une forme mutilée, c'est dans cette forme, abâtardie ou assagie, qu'Alexandre, maître du monde oriental, crut tout naturellement trouver le moyen de faire de sa conquête militaire un empire durable¹³. Il fonda des Alexandrie, de l'Égypte à l'Afghanistan, et les peupla de colons grecs et macédoniens. Et ses successeurs firent de même en donnant à leurs colonies leur propre nom ou celui de leur femme ou de leur soeur: ce sont les innombrables Séleucie ou Antigoneia, les Antioche, les Apamée, les Laodicee, les Ptolémaïs¹⁴. On ne peut dire que ces nouveaux fondateurs de villes au nom dynastique aient été pénétrés de l'idéologie de la cité à la manière d'Athènes ou de ses rivales —bien qu'ils aient eu en général, et Alexandre le premier, une formation grecque classique et une profonde admiration pour la Grèce. Ce sont des monarques militaires, et qui puisent très vite dans les traditions, dans l'idéologie de leurs sujets orientaux de quoi justifier et renforcer un pouvoir absolu. Ils deviendront vite divins, comme les souverains locaux auxquels ils succèdent. Mais ils sont en même temps conscients de la puissance, de l'efficacité de noyaux urbains homogènes, et ils reprennent, dans une perspective et avec des modalités toutes différentes, la tradition de la colonisation —et cette fois non plus seulement sur les côtes, mais loin dans l'intérieur des terres. Paradoxalement, la Macédoine, après avoir porté de rudes coups au système de la cité en Grèce, reprend ce système sous la forme atténuée à laquelle elle l'a réduit, pour en faire le moyen d'hellénisation par excellence de l'Orient. Les effets sont ici encore d'une portée considérable: le nouvel hellénisme, cosmopolite et susceptible de mille nuances, donne pour la première fois à des peuples disparates, sur d'immenses territoires, une unité culturelle et technique. Avec des succès divers sans doute, et une action plus profonde sur les «élites» que sur les masses paysannes. Mais l'Orient est stimulé, transformé, et la ville a été, une seconde fois, le véhicule d'une civilisation et l'agent d'une accélération de l'histoire.

*

Rome est, à certains égards, une cité hellénistique: elle l'est devenue en subissant, à partir du III^e siècle et surtout du II^e, grâce à la conquête, aux esclaves et aux marchands, l'imprégnation de la grande communauté de

¹² Cf. J. A. O. Larsen, *Greek Federal States. Their Institutions and History*, Oxford, 1967.

¹³ Cf. P. Jouguet, *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, nouv. éd., Paris, 1961.

¹⁴ Cf. A. H. M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, Oxford, 1937; *The Greek City from Alexander to Justinian*, Oxford, 1941.

civilisation qui s'était créée dans le monde gréco-oriental. Mais, bien plus anciennement, elle avait déjà participé indirectement à la première phase d'urbanisation, impulsée par la colonisation grecque archaïque. En effet, quelles qu'aient été ses origines premières, c'est seulement dans le cadre de l'empire étrusque, sous une dynastie étrusque, qu'elle devint une véritable ville —une petite ville—, vers la fin du VII^e ou le début du VI^e siècle¹⁵. C'est là le moment du plein développement des colonies grecques d'Italie et de Sicile; les Etrusques sont eux-mêmes imprégnés d'influences helléniques, et, à n'en pas douter, le caractère décidément urbain de leur civilisation est à mettre en rapport, pour une part au moins, avec ces influences. Rome, dominée, formée pendant plusieurs générations par les Etrusques, est ainsi, au second degré, marquée par la grande fièvre urbanisatrice de l'époque préclassique. Elle aussi se constitue en cité, avec des traits particuliers —dont un patriotisme ardent et agressif allié à un sens aigu des choses de la guerre— et des institutions qui lui sont propres, mais selon une conception générale qui l'apparente étroitement à la *polis* grecque contemporaine. Le parallélisme de ses institutions avec celles des cités grecques est évident, et il se confirme encore lorsque Rome entre dans l'orbite de la civilisation hellénistique, par la conquête des colonies grecques d'Italie du Sud et de Sicile, par la victoire sur Carthage et surtout par l'engagement direct dans les affaires grecques et orientales¹⁶.

Victorieuse, Rome respecte, garantit et développe la structure de la cité. En Italie, les vaincus ne sont généralement pas annexés, mais deviennent des *socii*, des alliés —par des traités de cité à cité, des traités inégaux certes, mais qui laissent subsister l'entité juridique centrée autour de la ville vaincue. Et lorsque Rome commence à créer des provinces, celles-ci ne sont qu'un cadre administratif léger, qui ne touche pas, au moins en droit, à l'autonomie interne des cités. Le geste de Flamininus proclamant en 196, aux Jeux Isthmiques, la liberté des cités grecques, affranchies de la domination des monarchies hellénistiques, fut suivi de lendemains décevants; il n'en était pas moins significatif d'une idéologie où la cité et avec elle la ville tenaient, avec quelques nuances, la même place prépondérante que chez les Grecs.

Aussi bien Rome avait-elle emprunté depuis longtemps déjà, pour concrétiser et pour garantir son expansion en Italie, la voie des créations de villes. Elle était là, avec le retard qui lui est habituel, mais néanmoins dès le V^e et même sans doute le VI^e siècle, dans le droit fil du grand mouvement de colonisation¹⁷. Ses créations s'inscrivaient, il est vrai, dans une perspective impérialiste beaucoup plus marquée que dans la colonisation grecque: il

¹⁵ Cf. E. Gjerstad, *Early Rome*, I-IV, Lund, 1953-1966; H. Müller Karpe, *Vom Anfang Roms*, Heidelberg, 1959; *Zur Stadtwerdung Roms*, Heidelberg, 1963.

¹⁶ Polybe, VI, notamment 48-56, a été particulièrement sensible aux différences entre les institutions romaines et celles des cités grecques, mais il envisage surtout la Grèce classique. De plus, se situant à l'intérieur de la conception de la *polis*, il tend à considérer comme naturel que Rome soit en général conforme au modèle et ne souligne pas cette parenté, s'attachant surtout aux caractères originaux des institutions romaines.

¹⁷ Cf. E. T. Salmon, *Roman Colonization under the Republic*, Londres, 1969.

s'agissait, sur les côtes ou aux carrefours stratégiques de la péninsule italienne, d'un véritable quadrillage, et ses colons, qui restaient citoyens ou le devenaient, étaient des soldats en puissance en même temps que des agriculteurs. On a souvent souligné l'étroite parenté entre le plan des colonies romaines républicaines et celui, tout géométrique, du *castrum*. Avec ces nuances particulières, c'est néanmoins par les villes et dans les villes que Rome affirma sa domination et commença à répandre ses institutions et son droit. Et lorsque sa main-mise sur l'Italie fut suffisamment solide, au moment où l'on aurait pu croire à l'arrêt de ce mouvement d'urbanisation, il trouva en réalité un second souffle. Dans les provinces d'abord: tout de suite après l'échec de la fondation de la colonie gracchienne à Carthage, dû à des raisons de politique intérieure, la colonie de Narbonne, créée en 118 av. J.-C., marqua le début d'une politique nouvelle; et aussi en Italie, contre toute attente. Ici le second souffle de l'urbanisation planifiée fut lié à la modification du recrutement de l'armée, de plus en plus formée, pour un service long, d'hommes sans autres ressources. A leur démobilisation, les chefs, *imperatores* non dénués d'arrière-pensées, prirent, depuis Marius et Sylla, l'habitude de les installer sur des lots de colonisation. Mais ces nouveaux campagnards habitent des villes: ce sont les colonies de vétérans, celles de Marius, de Sylla, de Pompée, de César, bientôt d'Auguste. L'urbanisme «volontaire» accordé au type des colonies de vétérans donne le ton. Presque partout à la fin de la République et au début du Principat on utilise les plans axés, la régularité géométrique, où peuvent d'ailleurs s'inscrire une certaine fantaisie des habitations et les différenciations fonctionnelles.

La péninsule italienne a ainsi connu, pendant des siècles et pour des raisons qui n'étaient pas toujours les mêmes, un mouvement d'urbanisation presque ininterrompu, qui changea la physionomie, et dans une certaine mesure la mentalité du pays. Or, en même temps, par un paradoxe dont elle aura à souffrir, Rome, devenue centre d'un empire, ne cessa pas pour autant de se considérer comme une cité, conservant ses institutions municipales, ses collèges de magistrats élus pour un an seulement, son conseil d'anciens magistrats —le Sénat—, ainsi que le principe de plus en plus fictif de la souveraineté législative et électorale du peuple matériellement assemblé dans ses comices¹⁸. En même temps, tournant le dos à une longue tradition paysanne, elle se définit de plus en plus comme la ville —*Urbs Roma*— la Ville par excellence, où l'or des conquêtes se transforma dans le vertige des victoires en une parure monumentale, d'abord anarchique puis qui s'organisa selon un véritable urbanisme.

La diffusion et le succès de la structure juridique de la cité, l'urbanisation et le développement d'un urbanisme municipal assez fortement normalisé,

¹⁸ Les crises du dernier siècle de la République ont eu des causes diverses, mais leur gravité et l'aboutissement aux guerres civiles s'expliquent dans une large mesure par l'inadaptation des institutions à la situation nouvelle. De même l'attachement aux formes anciennes est la raison principale des singularités de la construction augustéenne et d'une bonne partie des problèmes qu'a connus, dans son fonctionnement, le principat.

tels seront sous l'Empire les caractères communs aux diverses provinces; ils constituent l'essentiel de ce qu'on appelle la «romanisation». Ce phénomène fut-il avant tout l'effet d'une politique des gouvernants romains, comme on le croit souvent, ou plutôt la résultante de deux démarches convergentes? De la part des provinciaux, attirés par le «modèle» offert par le vainqueur et désireux de l'imiter, et de la part des Romains, sûrs eux aussi —et les premiers— de la valeur de leurs institutions et de leur mode de vie, peu jaloux d'en garder l'exclusivité et même plus à l'aise dans leurs rapports avec des provinciaux en voie de «romanisation»? La première interprétation paraît transposer dans l'Antiquité des comportements caractéristiques de l'Europe des nationalités des XIX^e et XX^e siècles. Plutôt qu'une politique d'assimilation plus ou moins forcée, les sources suggèrent souvent un désir de Rome de n'avoir pas à interférer trop directement dans la vie des provinciaux —et quel meilleur moyen que de permettre et de renforcer chez eux des cités largement autonomes?¹⁹ Les *provinciales* donnent eux-mêmes mille témoignages, parfois naïfs, d'une acculturation volontaire, d'autant plus empressée dans le cas de l'urbanisation que le confort, le progrès technique, voire le luxe étaient apparemment appréciés de tous. L'apport de l'administration romaine fut surtout d'accorder aux *ciuitates*, plus ou moins vite mais assez libéralement, des statuts avantageux, qui culminent avec celui de colonie, entraînant pour les hommes le statut de citoyens romains. Dans les provinces du monde hellénistique, c'est tout simplement la *polis* qui se maintint, avec quelques changements, surtout nominaux, dans les institutions. Mais en Afrique, en Occident, dans les pays danubiens, partout où la ville n'existait guère, ce fut au contraire une véritable révolution. Des villes se créèrent de toute part, fondées parfois par Rome; le plus souvent, elles se construisirent ou se transformèrent avec son accord et son appui, à l'initiative des indigènes eux-mêmes. On retrouve ici l'effet de contagion, déjà sensible, à une moindre échelle, au temps de la colonisation grecque. Le statut de la cité et la forme matérielle de la ville apparaissaient, en tout cas aux couches sociales dominantes des provinces, comme des biens désirables, comme des conquêtes permettant de se hausser au niveau des maîtres romains. D'où cette fièvre de développement urbain, de l'époque d'Auguste à la fin du II^e siècle ap. J.-C. et même à l'époque sévérienne, qui ne peut guère s'expliquer unilatéralement, par la seule volonté du pouvoir romain. Si l'urbanisation avait dû être imposée aux provinciaux, un apport financier de Rome aurait été nécessaire, et le budget de l'Empire n'aurait pas suffi à financer même une faible partie des seuls monuments publics bâtis dans les villes, sans parler des habitations. Il arrivait que l'empereur subventionnât l'urbanisation, notamment en matière de travaux publics, rarement pour des édifices; mais il ne manquait

¹⁹ Une bonne illustration en est donnée par la correspondance de Pline et de Trajan, où l'empereur, en dépit de la tendance de son gouverneur à demander constamment à Rome des instructions précises, lui rappelle à plusieurs reprises que ce sont l'usage local et l'intérêt des provinciaux qui doivent prévaloir. Ainsi, en X, 113: «Je pense... que comme toujours la voie la plus sûre est de suivre la loi de chaque cité».

pas alors de le souligner, et l'épigraphie montre bien que ce n'était pas la règle²⁰. Comment d'ailleurs faire face à tout, quand on songe que les seules provinces gauloises et germaniques ont vu se développer près de 200 villes —qui n'étaient pas toutes des chefs-lieux de cités—, les provinces d'Afrique du Nord quelque 400? Et que dire des immenses et opulentes villes d'Asie Mineure?²¹ Ce sont les habitants qui, pour l'essentiel, ont payé de leurs deniers le cadre nouveau de leur vie, signe, à leurs yeux, de leur accession à la civilisation «moderne».

L'enthousiasme des provinciaux s'exprime parfois dans des textes littéraires, plus souvent dans des inscriptions et surtout dans l'ambition de certains programmes et dans la magnificence des réalisations. Que cet enthousiasme soit sincère, nous ne pouvons en douter, car il coûtait très cher à ceux qui l'exprimaient. Les municipalités consacraient aux constructions une part importante de leurs ressources, et donc de l'effort de tous les citoyens, et n'hésitaient pas à s'endetter. Cela ne suffisait pas, et l'on avait recours, dans les provinces comme à Rome et comme jadis à Athènes, à la contribution des citoyens riches²². A Athènes à vrai dire, cette contribution était obligatoire, mais les «liturgies» concernaient des charges bien précises comme l'équipement des navires de guerre ou l'organisation des festivals dramatiques, au nombre desquelles ne figurait pas la construction d'édifices. A Rome, sous l'Empire, n'existait aucune obligation de ce genre —sauf en ce qui concerne le versement de la *summa honoraria*—, mais une tradition, une émulation entre les citoyens fortunés. Cet évergétisme n'était pas entièrement désintéressé: sous la République, c'étaient les candidats aux magistratures qui offraient au peuple des jeux, des repas, des distributions d'argent, mais qui construisaient aussi ou réparaient à leurs frais un monument ou, si c'était trop lourd, une partie d'un monument. A Rome, où l'Empereur transforma les magistrats de la cité-Empire en véritables fonctionnaires nommés, les compétitions électorales disparurent, mais elles subsistèrent longtemps dans les cités provinciales, où se transposa en somme le climat municipal de la Rome républicaine. Que n'aurait-on pas fait pour devenir questeur, édile, *duumvir* ou *quattuorvir* —c'est-à-dire membre du collège restreint assumant la responsabilité de la gestion municipale! Au-delà même de ces perspectives intéressées, la bienfaisance au profit de la communauté pouvait répondre à une idéologie philanthropique ou à une conscience des implications d'un rang social²³. Il y eut de véritables mécènes, comme Pline le Jeune, qui fonde une

²⁰ Dans les Trois Gaules et les Germanies, par exemple, pour des centaines de constructions financées au moins en partie par des dons bénévoles de particuliers on ne rencontre que quelques cas —moins d'une dizaine— où l'empereur ou, en son nom, son représentant a pris une initiative du même genre.

²¹ Voir par exemple la participation du riche Opramoas de *Rhodiapolis*, en Lycie, aux dépenses de construction des villes de sa province; cf. A. Balland, *Fouilles de Xanthos*, VII. *Inscriptions d'époque impériale du Létôon*, Paris, 1981, pp. 173-224.

²² Cf. P. Veyne, *Le pain et le cirque, sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, 1976.

²³ Les différentes motivations psychologiques et justifications idéologiques de l'évergétisme peuvent être cherchées dans les nombreuses inscriptions où les évergètes annoncent leurs

bibliothèque à Come, ou le richissime rhéteur Hérode Atticus, ou encore le Lycien Opramoas de *Rhodiapolis*, comme une foule de donateurs obscurs dont toute la récompense était de recevoir une statue avec une superbe dédicace sur le *forum* de leur ville: les exemples abondent.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions psychologiques et sociales favorables, que l'urbanisation ait réussi, à la satisfaction des populations bénéficiaires, qu'elle ait multiplié les équipements collectifs: sièges des institutions municipales, basiliques, édifices destinés aux loisirs —théâtres, amphithéâtres— ou à l'hygiène —thermes publics—, promenades monumentales agrémentées de portiques et d'espaces verts, sans parler des monuments que la piété des citoyens vouait aux dieux, romains ou indigènes, ou à la fois romains et indigènes, et d'abord à Jupiter dans son Capitole, et au culte impérial.

A une échelle inconnue à l'époque grecque, même hellénistique, la cité et la ville jouent ainsi un rôle fondamental dans la promotion des régions jadis conquises par Rome, et aussi, bien entendu, dans leur adhésion à l'Empire et dans le maintien de la *pax romana*. Et le noyau urbain, de plus en plus développé, contribue sans cesse davantage à véhiculer les techniques, les objets importés, de l'amphore vinicole banale aux oeuvres d'art de grand prix, mais aussi les modes de pensée et les courants religieux. Si l'on peut parler d'une certaine unité de civilisation de l'Empire romain et en tout cas d'une circulation intense et rapide des produits, des hommes et des idées, bref de ce que l'on considère en général comme le succès de l'édifice impérial, c'est bien à cause de la prolifération des villes²⁴.

* * *

Et pourtant l'Empire a été relativement éphémère, plus éphémère que certaines constructions moins articulées du monde oriental préclassique. Ne parlons pas ici de l'inadaptation des institutions à la gestion d'un monde aussi vaste, ni des crises politiques graves qui apparaissent déjà au I^{er} siècle, encore que l'attachement prolongé de Rome à l'idéologie de la cité quand il s'agissait du gouvernement de l'Empire ait été largement responsable de cette inadaptation et de ces crises. Mais dès Marc Aurèle, l'Empire, l'Italie même, est malmené par les Barbares. Au milieu du III^e siècle, c'est l'invasion généralisée et l'affaiblissement du pouvoir impérial, le démantèlement provisoire de l'Empire —notamment en Gaule et en Syrie. Même si la fin du III^e siècle voit se produire une reprise en mains —avec des transformations

bienfaits et celles, non moins abondantes, où les bénéficiaires les en remercient. Elles s'expriment à travers la grille d'un formulaire conventionnel, dans un vocabulaire souvent chargé de sens implicites, mais l'étude de ces textes est néanmoins très instructive.

²⁴ Le développement urbain a stimulé les échanges et rendu impossible toute autarcie à l'échelle du territoire de la cité: non seulement la croissance démographique inégale exigeait dans certains cas des apports alimentaires extérieurs, mais la civilisation urbaine a engendré des besoins de plus en plus différenciés, dont la satisfaction impliquait des importations, parfois lointaines.

sensibles dans tous les domaines—, il est difficile d'attribuer au seul renforcement des adversaires de l'Empire un ébranlement aussi profond. Sans poser à nouveau dans ses termes extrêmes la vieille question «l'Empire est-il mort de lui-même ou a-t-il été “assassiné”?»²⁵, on est obligé de noter, avant même la moindre alerte barbare sérieuse, une série de signes inquiétants, dont plusieurs peuvent d'ailleurs éclairer le déséquilibre militaire du III^e siècle. Tout d'abord, très tôt, il devient plus difficile de recruter des légionnaires italiens; il faut faire appel à des provinciaux, et de plus en plus éloignés²⁶. Mais aussi, et cela nous intéresse plus directement, certaines cités sont vite en difficulté sur le plan financier, et les empereurs doivent les pourvoir de curateurs. Au cours du II^e siècle, fait plus grave encore, les bonnes volontés commencent à manquer çà et là pour exercer les responsabilités municipales; on doit bientôt encourager, puis forcer la bourgeoisie locale, naguère si enthousiaste, à remplir les charges. Et les munificences volontaires de l'évergétisme se raréfient elles aussi. Au III^e siècle, c'est la fuite généralisée devant les responsabilités, dans certains cas le repli des riches sur leurs domaines campagnards, où ils s'installeront durablement et resteront parfois après la grande crise²⁷. En même temps se manifeste une animosité des ruraux à l'égard des citadins et du pouvoir, qui explique souvent l'attitude de l'armée, d'origine essentiellement rurale, et qui peut aussi tourner tantôt à la jacquerie, tantôt à la révolte séparatiste d'une ethnie qui se redécouvre —parfois les deux à la fois²⁸. Tout cela dans un climat d'insécurité monétaire, caractérisé par la détérioration de la monnaie et l'inflation des prix, progressives jusqu'au premier tiers du III^e siècle, galopantes ensuite²⁹.

Ces changements ont certainement eu des causes multiples, dont certaines sont morales et religieuses. On a invoqué l'affaiblissement du patriotisme, le dépérissement de la religion traditionnelle, l'influence dissolvante des reli-

²⁵ Selon la formulation célèbre d'A. Piganiol, *L'empire chrétien*, Paris, 1947, p. 422: «La civilisation romaine n'est pas morte de sa belle mort. Elle a été assassinée».

²⁶ Cf. G. Forni, *Il reclutamento delle legioni da Augusto a Diocleziano*, Rome, 1953.

²⁷ Cf. A. Piganiol, *op. cit.*, p. 356; P. Petit, *Libanius et la vie municipale à Antioche au IV^e siècle*, Paris, 1955, pp. 71-76. Il y a eu sans doute quelque exagération dans l'interprétation de faits incontestables: il est vrai que l'attrait des fonctions municipales, l'évergétisme même n'ont pas complètement disparu. Cf. Lepelletier, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire, I. La permanence d'une civilisation municipale*, Paris, 1979; «La carrière municipale dans l'Afrique romaine tardive», *Ktéma*, 6, 1981, pp. 333-347, et F. Jacques, *Le privilège de liberté. Politique impériale et autonomie municipale dans les cités de l'Occident romain (161-244)*, Rome, 1984, ont parmi d'autres réagi avec vigueur contre une interprétation «catastrophiste» du III^e siècle et du début du Bas-Empire. Néanmoins la détérioration de la vie municipale et le recul du volontariat et de l'évergétisme ne peuvent être niés.

²⁸ C'est le mérite de M. Rostovtzev, *The Social and Economic History of the Roman Empire*², Oxford, 1957, notamment pp. 492-501, que d'avoir souligné cet aspect. Les critiques nombreuses qui lui ont été adressées n'ont pas entamé l'essentiel de son interprétation.

²⁹ Malgré toute sorte d'efforts pour arrêter cette évolution; cf. J.-P. Callu, *La politique monétaire des empereurs romains de 238 à 311*, Paris, 1969.

gions orientales et du christianisme³⁰. Mais ce ne sont là que des aspects d'une évolution plus générale, et des effets plutôt que des causes. Et parmi les raisons profondes de la crise et des transformations apportées par le Bas-Empire l'accent doit être mis sur un double processus dans lequel la ville est chaque fois en cause: la rupture de l'harmonie, plus fragile qu'on n'avait pu le penser, entre l'Empire et les cités; et d'autre part l'impossibilité de réaliser, au fil de l'urbanisation, un équilibre satisfaisant entre les villes et les campagnes —fondement de l'économie antique.

Entre les cités et l'Empire existait au début du Haut-Empire une balance assez harmonieuse, assurée par un partage équitable des tâches et des charges. L'Etat demandait peu, levait des impôts relativement modérés, et laissait les cités s'administrer et subvenir pour l'essentiel à leurs propres besoins. Les cités n'attendaient de l'Empire, outre quelques aides occasionnelles, que la paix, la sécurité et la prise en charge de quelques grandes réalisations d'intérêt général, sur le plan routier par exemple. Ce partage put se maintenir tant que l'impérialisme romain fut sur sa lancée victorieuse, se contentant d'une armée de mouvement qui, jusqu'au milieu du II^e siècle, continuait à agrandir l'Empire.

Cette armée s'autofinancait dans une certaine mesure, décroissante, grâce à des conquêtes fructueuses. Mais c'était le temps où la multiplication des villes provinciales, qui avait commencé au premier siècle du Principat, s'était généralisée, et où les cités se lançaient, comme Rome l'avait fait et continuait à le faire, dans une politique urbanistique audacieuse et coûteuse. Or dans la première moitié du II^e siècle, avant même qu'une menace barbare sérieuse pesât sur l'Empire, Rome fut acculée à une révision de sa politique militaire; il n'y avait plus à conquérir, ni dans l'Europe germano-sarmatique, ni en Afrique, rien qui pût payer les frais de la conquête —et le royaume parthe, seul encore tentant, était un objectif difficile, Trajan l'apprit à ses dépens. La dernière conquête effectivement rentable avait été celle de la Dacie, par le même Trajan, tout au début du II^e siècle. D'autre part l'Empire était devenu si immense que l'armée, à peine plus nombreuse que sous Auguste, ne pouvait suffire à défendre ses interminables frontières. Pour ces deux raisons, l'arrêt des conquêtes et l'immensité du territoire, on en vint à une stratégie défensive, qui coûtait beaucoup plus cher, parce qu'il fallait construire des camps fixes, des forteresses innombrables, des murs et des routes, et qui ne rapportait rien³¹. Le trésor impérial fut obligé de faire peser la charge budgétaire supplémentaire sur les cités, provoquant le mécontentement des contribuables, et particulièrement des élites municipales, qui collectaient les

³⁰ L'épigraphie montre pourtant que le prestige et l'attrait des sacerdoces de la religion traditionnelle demeurent à peu près intacts au III^e siècle et que ni les religions orientales ni le christianisme n'affectent beaucoup, au moins en Occident, le milieu des notables municipaux.

³¹ On n'a jamais chiffré, et il est sans doute impossible de le faire, la masse d'investissements qu'ont demandée l'établissement et l'entretien du *limes*. Il paraît certain toutefois que ce poste budgétaire presque entièrement nouveau a été la surcharge la plus lourde à supporter.

impôts, à grand peine parfois, en encourant une impopularité croissante. Cela survenait alors que ces cités étaient engagées dans des constructions coûteuses, et que ces bourgeoisies pratiquaient largement et de bon cœur l'évergétisme. L'Etat se fit plus pressant et renforça — dépense nouvelle — les cadres administratifs chargés des questions fiscales. Une tension se manifesta, marquée notamment par d'incessants retards dans les versements et par des demandes de diminution d'impôts ou de remise d'arriérés fiscaux³². On n'avait pas pris garde que l'harmonieux équilibre entre l'Empire et les cités, fondé sur la spécificité des tâches et sur la réduction au minimum des interférences financières, n'était pas un état normal, mais un état exceptionnel, étroitement subordonné à la poursuite des conquêtes. Une fois arrêtée cette fuite en avant, l'équilibre s'avérait irréalisable. Il n'était pas possible de bâtir des villes nouvelles, en y multipliant les équipements publics, de doter les villes existantes de tous les perfectionnements disponibles et *en même temps* de payer le juste prix de la *pax romana*. Maintenant que l'aventure euphorique de la conquête était terminée, il fallait choisir entre une stratégie adaptée à cette situation c'est à dire purement conservatoire et qui, sur le plan budgétaire, ne s'inscrivait qu'au passif, et la poursuite de la croissance urbaine. Le problème ne fut jamais clairement formulé, mais les choix ne pouvaient être éludés; et ils avaient tendance à se faire dans des sens opposés selon qu'il s'agissait de l'empereur et de ses représentants ou des cités. L'inertie des mentalités, l'émulation entre cités firent que l'urbanisation «lourde» persista longtemps après que la pression fiscale eut commencé à croître, l'empêchant par là-même d'atteindre un niveau suffisant pour les besoins: la solution fut cherchée dans des émissions plus abondantes d'une monnaie moins bonne, avec toutes les conséquences ordinaires³³. La bourgeoisie municipale, de plus en plus sollicitée, se dégaga alors, pour une part au moins, non seulement de sa participation volontaire, par l'évergétisme, mais même des fonctions municipales. Face au glissement de la monnaie, elle se retourna vers les propriétés foncières qui constituaient l'essentiel de ses biens³⁴. Et les cités, faute de pouvoir trouver secours auprès de l'Empire, furent incapables de soutenir le train de l'urbanisation. La confiance disparut, et avec elle l'esprit civique, l'émulation pour le bien commun, ce qui amena la main de l'Etat à se faire plus lourde encore; on s'achemina, à travers l'anarchie et la misère, vers l'interventionnisme bureaucratique du Bas-Empire.

³² Les exemples ne manquent pas, dans les sources littéraires — p. ex. *Panegyriques latins*, VII (VI), 22; VIII (V), 11; XI (VIII), 8 sq., etc. — ou dans les inscriptions — p. ex. *AE*, 1948, n.° 109 (*Banasa*): cf. R. Thouvenot, «Une remise d'impôts en 216 ap. J.-C.», *CRAI*, 1946, pp. 548-558; M. Corbier, «Le discours du prince, d'après une inscription de *Banasa*», *Ktèma*, 2, 1977, pp. 211-232 — sans parler des papyrus.

³³ Notamment la méfiance à l'égard de la monnaie, la thésaurisation des meilleures espèces, et la hausse du prix des denrées et des services.

³⁴ Et dont le produit, si elles étaient mises en valeur directement et non louées, était à l'abri de la dépréciation monétaire, puisque constamment revalorisé.

Entre la ville et la campagne, l'équilibre était naturel au sein de la cité elle-même, puisque celle-ci comprenait à la fois citadins et ruraux. Mais la possibilité juridique suffit rarement: le cas de l'Italie républicaine l'avait bien montré, où les petits propriétaires citoyens avaient été progressivement évincés au profit de membres du milieu sénatorial résidant à Rome, qui avaient utilisé leur influence politique pour constituer par des moyens variés d'immenses *latifundia* où ils employaient des esclaves³⁵. La situation des provinces n'était pas la même; elle dépendait d'ailleurs des régions, et bien entendu des structures antérieures à la conquête. En Occident, celles-ci se présentaient généralement de la façon suivante: pas de villes ou peu de villes, et peu importantes, une majorité écrasante de ruraux, avec une classe dominante de propriétaires terriens, et une population abondante de paysans libres, mais engagés dans des liens de clientèle à l'égard des gros propriétaires. Rome s'appuya sur ces derniers, qui constituèrent les cadres de la classe municipale, maîtresse du pouvoir dans les nouvelles cités. Ces seigneurs terriens vinrent souvent vivre à la ville, suivis par une partie de leurs clients, et dès lors la distinction entre les grands propriétaires et les autres catégories de ruraux, atténuée jusque là par la vie en commun, se doubla d'un clivage entre ruraux et citadins. Et il était très difficile que s'instaurât durablement une situation d'équilibre entre les campagnes, depuis toujours prépondérantes, et les villes, nouvelles venues. Car le dynamisme de l'urbanisation alla très vite au-delà de ce que pouvait supporter le monde rural, le succès même de la ville dépassant la balance acceptable dans le contexte des techniques antiques. Les villes se développèrent nécessairement, sur le plan démographique et sur le plan économique, aux dépens des campagnes. Elles se peuplèrent de paysans qui quittaient leurs terres, et transformèrent ainsi bien souvent des producteurs en inactifs ou semi-actifs, provoquant un dépeuplement sensible dans certaines régions. On peut se demander par exemple si la désertification relative de certains secteurs de la Gaule au III^e siècle³⁶ est seulement le fait des invasions ou n'est pas surtout liée à la migration des paysans vers les villes. Privée de ses éléments les plus entreprenants, la campagne fut également victime d'un gigantesque transfert économique. Car c'est à la construction et à l'embellissement, public ou privé, des villes que la bourgeoisie municipale consacrait, dans une large mesure, le revenu de ses propriétés rurales, et non pas aux investissements nécessaires —qui consistaient surtout, en l'état des techniques antiques, dans l'extension des surfaces cultivées et la bonification par drainage ou irrigation, c'est-à-dire en dernière analyse dans l'utilisation d'une main-d'oeuvre accrue, provisoirement non

³⁵ A vrai dire la crise agraire du II^e siècle av. J.-C. déborde le cadre normal d'une cité et ne s'explique pas sans l'intervention du phénomène de la conquête, dont est inséparable l'*ager publicus* italien, lui-même essentiel à la formation des *latifundia*. Il reste que, même au sein d'une cité du type courant, l'équilibre entre ruraux et citadins ne pouvait exister que s'il y avait convergence d'intérêts.

³⁶ Évoquée notamment par les Panégyristes: cf. *Panégyriques latins*, IV (VIII), 18; VII (VI), 6; VIII (V), 6; XI (III), 4, etc.

productive. Les hommes se faisant au contraire plus rares³⁷, la production tend à diminuer. D'un autre côté, les paysans ne voient plus le fruit de leur travail se réinvestir sur place, même aux mains d'autrui, mais finalement tout de même en partie à leur bénéfice: le fossé se creuse entre propriétaires et exploitants, les niveaux de vie s'écartent et la rancoeur grandit. Un phénomène parallèle à celui qu'avait connu l'Italie se produit, à plusieurs siècles de distance: les paysans libres, que la misère et la dépendance chassent vers les villes, sont remplacés-non plus par des esclaves, mais par des colons qu'il faut attacher par la force à la glèbe. Les analyses de Rostovtzev, souvent contestées, gardent leur valeur pour certains processus du III^e siècle: à plusieurs occasions notamment, on constate une tension entre l'armée, de recrutement paysan, et la bourgeoisie urbaine³⁸. Facteur de division et d'instabilité, qui s'ajoute à la rupture d'équilibre entre les cités et l'Empire et qui contribue à expliquer les tendances centrifuges, séparatistes, les révoltes, le brigandage et l'insécurité.

Ainsi une des causes principales des difficultés de l'Empire a été que l'urbanisation commence et atteigne un rythme soutenu dans une période de facilité artificielle. Elle s'est ainsi trouvée portée à un degré d'intensité qu'une société aux moyens technologiques réduits, et où tout l'essentiel de la production et des profits venait de la terre, ne pouvait pas supporter en dehors de conditions vraiment exceptionnelles. En visant trop haut, on a hypothéqué l'avenir, et il a suffi des premiers assauts aux frontières pour que la cité soit ébranlée et que les tensions sociales, le désordre monétaire et le déclin économique remettent en question tout l'édifice impérial —y compris sa capacité de résister aux barbares.

*

La ville est la réalité fondamentale de la civilisation moderne, et nous y sommes si bien habitués que nous risquerions de ne pas nous poser à son sujet toutes les questions qu'elle mérite. L'histoire de l'Antiquité a le privilège de nous permettre de la considérer à l'état de nouveauté, avec toute la vigueur d'une structure jeune et riche de multiples possibilités —proche également des formes d'habitat qui lui ont préexisté et qui ont continué à l'environner. A l'état naissant, nous ne faisons que l'entrevoir, exclusivement grâce à l'archéologie, mais nous devinons les immenses apports, sur les plans

³⁷ En raison du recrutement militaire intensifié, des conditions économiques plus dures, d'épidémies comme celle qui sévit une quinzaine d'années au milieu du III^e siècle —sans parler d'une hypothétique et incontrôlable diminution de la natalité.

³⁸ C'est en ce sens qu'est interprété notamment le «coup de force» de *Thysdrus* en 238 —fomenté par les milieux aisés et non par les paysans, ce qui permet de comprendre l'aspect de revanche sociale de la répression exercée par la *Illia Augusta*; cf. M. Rostovtzev, *op. cit.*, pp. 455-457—. Cette interprétation a fait l'objet de prises de position allant de l'approbation nuancée à l'opposition radicale; cf. W. Ensslin, *CAH*, XII, p. 72; S. Mazzarino, *Trattato di Storia Romana*, II, Roma, 1956, pp. 321-335; J. Gagé, *Les classes sociales dans l'Empire romain*, Paris, 1964, pp. 292-297; G.-Ch. Picard, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris, 1959, p. 160 sq.

économique, social et culturel, qu'elle a pu fournir au monde oriental, même sans la dimension politique. Lorsque le fait urbain acquiert en Grèce, avec la naissance de la cité, cette dimension politique, avec des implications idéologiques, il devient, aux mains d'un peuple doué et entreprenant, un instrument d'expansion indéfinie, un moteur de progrès technique, en même temps qu'il fournit le cadre d'une maturation culturelle exceptionnelle: la philosophie est fille de la cité, mais les arts sont plus encore les enfants de la ville. Après l'échec politique de la cité grecque classique face à une monarchie de type traditionnel, à laquelle l'unité d'un territoire relativement vaste donne une dimension sans commune mesure, la formule élaborée autour des villes grecques s'impose, avec quelques amputations, au service des impérialismes hellénistique, puis romain. Elle leur apporte le moule à l'échelle humaine qui avait toujours manqué aux empires orientaux. La ville permet à l'hellénisme de féconder l'Asie antérieure et à Rome de promouvoir, sur un espace immense, une civilisation à la fois unitaire et pourtant respectueuse des différences, grâce précisément à l'autonomie de la cité, et de donner à la *pax romana* un contenu pratique, technique et quotidien, qui est apparu à beaucoup, au moins dans les classes privilégiées, comme un bonheur inespéré. Que les provinciaux soient allés, avec l'accord bienveillant et peut-être imprudent du pouvoir, jusqu'à une hyperurbanisation difficilement soutenable, et que des problèmes structurels en aient alors résulté, mettant en péril les équilibres économiques et exacerbant les tensions latentes, ce n'est guère douteux. Cet appétit de croissance prolongé au-delà du possible a largement contribué à saper les fondements mêmes de la cité, à rendre nécessaires de grandes mutations dans l'Empire et finalement, les barbares aidant, à en rompre l'unité; mais cela n'enlève rien à la valeur politique et à la richesse humaine du modèle de vie communautaire qu'a inventé et propagé l'Antiquité. On serait même tenté de dire que cette hyperurbanisation qui a été, parmi d'autres facteurs, mais au premier rang, fatale au monde antique, est peut-être, paradoxalement, ce que l'Antiquité nous a transmis de plus précieux. En mettant en oeuvre, à l'échelle du monde méditerranéen, une civilisation urbaine au-dessus de ses moyens, Rome, appuyée sur l'expérience grecque, a fourni aux temps modernes un modèle qui s'est avéré dans une large mesure prophétique. Non seulement un modèle d'urbanisme, mais un modèle institutionnel et de pensée politique. Les villes de la Renaissance et des siècles qui ont suivi — dans un contexte général différent, mais qui a fini par fournir, au prix d'immenses efforts, les moyens de la réussite — se sont nourries des expériences antiques et ont pu faire, sur certains points, l'économie d'une genèse difficile. Exemple exceptionnel d'un échec historique qui s'est avéré être une anticipation millénaire très largement utilisable, et qui explique dans une certaine mesure l'avance et la domination, aux temps modernes, de l'Europe d'ascendance romaine. Cette Europe bénéficiait d'une tradition retrouvée, qui fondait paradoxalement sa modernité, parce que, lorsque cette tradition s'était formée, elle avait une avance considérable sur son temps.

Nous sommes sortis de l'Histoire moderne, et l'on trouve aujourd'hui bien des raisons de récuser l'héritage de l'Antiquité. Mais nous avons peut-être intérêt, en un temps de crise, à méditer sur l'histoire d'une civilisation qui avait construit, sans tenir compte de ses moyens ni du coût de la construction, non pas la cité d'aujourd'hui ni celle de demain, mais celle d'après-demain.

